

FRANCE

LAISSEZ-PASSER

RÉALISATION : Bertrand TAVERNIER

SCENARIO : Bertrand TAVERNIER et
Jean COSMOS

IMAGE : Alain CHOQUART

MONTAGE : Sophie BRUNET

MUSIQUE : Antoine DUHAMEL

INTERPRETATION :

Jacques GAMBLIN, Denis PODALYDES,
Marie GILLAIN, Charlotte KADY,
Olivier GOURMET

2001 – 2h50 – Couleur – 35mm

DISTRIBUTION : BAC DISTRIBUTION

**PUBLIC SCOLAIRE CONCERNE
EN PRIORITE**

- A partir de la Troisième

DISCIPLINES INTERESSEES

Français

Histoire

LE FILM

Paris, 3 mars 1942. La Continental, firme cinématographique allemande dirigée par le docteur Greven, produisant des films français depuis 1940, ressemble au piège dans lequel tout le pays est déjà tombé. Peut-on y travailler comme si de rien n'était, "entre les dents du loup, là où il ne peut vous mordre", ou doit-on refuser de collaborer et partir ? Tissé de leurs souvenirs, le film retrace la trajectoire de deux hommes dont les destins se croisent. Jean Devaivre, assistant metteur en scène, va entrer par calcul à la Continental, y voyant le moyen de camoufler ses activités clandestines. Jean AURENCHE, célèbre scénariste, s'évertue à refuser toutes les propositions de travail venant des Allemands. Autour d'eux gravitent des dizaines de personnages. Certains se battent, d'autres collaborent mais, dans la France occupée, tous luttent contre la faim, le froid et les restrictions pour tout simplement survivre.

ANALYSE

Librement inspiré des souvenirs de Jean AURENCHE et Jean DEVAIVRE, LAISSEZ-PASSER, le dix-neuvième long-métrage de fiction de Bertrand TAVERNIER, est un film foisonnant et généreux. À l'image de la personnalité combative de son auteur, il apparaît comme un hymne à la liberté et à toutes les formes de Résistance en même temps qu'un vibrant hommage adressé au cinéma et aux passionnés qui le fabriquent, coûte que coûte. Histoire dans l'Histoire, il nous conte l'existence de ces héros discrets qui ont su écrire, entre doutes et espoirs, l'une des pages les plus surprenantes du cinéma.

En majeure partie tourné dans un Paris d'époque sobrement reconstitué, LAISSEZ-PASSER nous offre de vivre « de l'intérieur » le quotidien (peur, faim, froid, etc.) d'hommes et de femmes, gens du cinéma, durant l'Occupation allemande.

Film essentiellement de studio, LAISSEZ-PASSER dégage un fort sentiment d'enfermement qui

sied parfaitement à l'idée de l'Occupation. Aussi l'action y est-elle concentrée, intime, chaleureuse. Résultat : le film fait la part belle aux comédiens. Les acteurs sont formidables, Denis PODALYDÈS et Jacques GAMBLIN en tête, servis par des dialogues dont les bons mots émaillent un récit sans cesse exaltant.

THEMES ESSENTIELS ET UTILISATIONS PÉDAGOGIQUES

*** LE CINÉMA COMME ACTE DE RÉSISTANCE**

On connaît l'esprit militant qui anime Bertrand TAVERNIER. Face aux hérauts des modes de la profession cinématographique, son cinéma s'affirme de plus en plus comme un acte de résistance. Par conséquent, le monde du cinéma durant l'Occupation semblait tout indiqué pour illustrer à la fois sa démarche personnelle et rendre un hommage appuyé aux hommes et femmes qui, en dépit des difficultés et autres pièges de l'époque, ont continué d'offrir à un public usé par des années de privation quelques instants d'oubli ou de bonheur. À ce sujet, écoutons la voix de François TRUFFAUT qui, en exergue du DERNIER MÉTRO, rappelle que c'est "parce qu'ils ont froid chez eux, [que] les Parisiens se pressent chaque soir dans les salles de spectacles. Les cinémas et les théâtres font salles combles, il faut louer ses places longtemps à l'avance..." De même, l'écran célèbre la loi du trompe-l'œil pour donner l'illusion de l'opulence (cf. thèmes récurrents du froid et de la faim).

*** UNE ENTREPRISE DE RÉHABILITATION**

Sachant qu'après la guerre, beaucoup ont été accusés d'avoir « servi » l'ennemi ou d'avoir donné une image négative de la France, comme ce fut le cas d'Henri-Georges CLOUZOT avec son CORBEAU ou encore d'Henri DECOIN avec LES INCONNUS DANS LA MAISON, LAISSEZ-PASSER apparaît comme un film de réhabilitation où s'inscrit en filigrane le courage d'individus qui ont su prendre leurs responsabilités.

À une période où le nécessaire manque cruellement, où il n'est plus question que de survie pour la population occupée, une poignée d'hommes et de femmes ignorent jusqu'aux consignes élémentaires de sécurité, se servent de leur laissez-passer pour continuer d'assouvir leur passion. Pour eux, le cinéma en particulier et l'art en général constituent un acte de résistance, sinon un espoir de vie face à la barbarie. Combattants sans armes, ils appartiennent à cette armée du rêve qui « supprime ou francise des personnages de métèques véreux pour ne pas donner prise à la propagande officielle », comme le scénariste SPAAK. Quand ils ne sont pas carrément engagés dans « l'armée des ombres », comme Le CHANOIS (né DREYFUS).

Aussi apparaît-il intéressant, parallèlement à toute réflexion sur la notion de résistance, de s'interroger sur l'impact du cinéma en de telles circonstances, mais aussi sur la place qu'il occupe dans la société d'aujourd'hui, le rôle qu'il joue chez les adolescents (attente et réception). Le cinéma comme mission de salubrité publique en période de guerre, même quand celui-ci élimine les sujets qui fâchent (rejet de la guerre en tout premier lieu) ?

*** DES « HÉROS » SOUS L'OCCUPATION**

Collaboration ou non ? Difficile de trancher. Si le docteur GREVEN, placé à la tête de la Continental Films par Goebbels, a produit 30 films pour la plupart de (bonne) qualité française, on sait que les recettes engrangées étaient destinées à faire fonctionner la machine de guerre nazie. Épineux problème de conscience donc quand on sait également le rôle qu'a joué le cinéma pour les millions de personnes que représentait le public. Que faire, que ne pas faire quand on travaille avec l'ennemi ? Rejoindre la zone libre ou, comme Jean GABIN, se réfugier aux États-Unis ?

Quoi qu'il en soit, la caméra de TAVERNIER ne juge jamais. Située à mi-chemin de la réflexion et de l'action, elle ne filme jamais qu'à hauteur d'hommes, soulignant par là que l'héroïsme se définit avant tout par un acte inattendu permettant à l'individu de dépasser sa simple condition, et non comme un geste flamboyant. Le personnage incarné par Jacques GAMBLIN est à ce propos très intéressant à étudier. Électron libre de la Résistance puisque n'appartenant pas à

proprement parler à un réseau, il se contente « de filer le coup de main » quand on le lui demande. Prisonnier d'un destin national qui lui échappe, il est représentatif de ces Français qui ont été capables d'actes de résistance permettant d'infléchir petit à petit le cours de l'Histoire. En racontant cette page méconnue du cinéma français, TAVERNIER a voulu à la fois montrer et comprendre une époque, s'interroger sur les motivations des uns et des autres, en sonder les peurs et les espoirs.

En tant que reconstitution historique (soulignons que le film se sert de l'Histoire comme toile de fond), il convient tout de même de s'interroger sur ce que LAISSEZ-PASSER montre de l'Occupation.

L'histoire de LAISSEZ-PASSER débute au soir du 3 mars 1942 où un déluge de bombes anglaises fait plus de 600 morts du côté de Boulogne-Billancourt. D'autres scènes importantes, comme la rafle du Vel d'Hiv (16 juillet 1942), jalonnent également le récit et pourront être identifiées avec les élèves.

* LES FILMS DANS LE FILM

Par souci de crédibilité et d'ancrage du film dans le milieu du cinéma, TAVERNIER n'a pas hésité à reconstituer certaines scènes de films estampillés « Continental », comme celle où l'on voit Michel SIMON de dos dans AU BONHEUR DES DAMES d'André CAYATTE ou encore les décors de cuisine des CAVES DU MAJESTIC de Richard POTTIER.

Le scénariste Jean AURENCHE ayant la réputation d'avoir nourri son inspiration au hasard de ses rencontres, on appréciera en particulier l'idée d'avoir, au début du film, mis en perspective la captation puis la lente maturation d'une phrase : « C'est vrai ? J'aimerais tant que vous connaissiez l'insouciance », prononcée par une prostituée... et l'extrait de film dans lequel elle est devenue une réplique (ici DOUCE de Claude AUTANT-LARA). Le procédé de la citation, s'il ne manque pas d'amuser le spectateur, constitue un subtil moyen de montrer le passage du tripatouillage glaiseux des mots au langage sculpté. De la vie comme source inépuisable de l'art ou l'illustration de la sublime alchimie du cinéma.

Signalons enfin que le « vrai » Jean AURENCHE a été scénariste de quelques-uns des films de Bertrand TAVERNIER (L'HORLOGER DE SAINT-PAUL , LE JUGÉ ET L'ASSASSIN, COUP DE TORCHON, etc.). En comparant LAISSEZ-PASSER et ces derniers opus cités, l'on pourra mettre en évidence des similitudes de contenu tant du point de vue humain, idéologique que politique.

LE RÉALISATEUR

Critique et attaché de presse dans les années soixante, c'est aussi un fin connaisseur du cinéma américain et du cinéma français mal aimé des années trente et quarante.

En 1973, il passe à la mise en scène L' HORLOGER DE SAINT-PAUL. Ce premier film personnel est une manière de définir ce qui sera ensuite son territoire : un scénario solide, en l'occurrence adapté de SIMENON, un ancrage documenté dans un milieu social explicite, des comédiens expérimentés, un filmage classique et sans fautes.

Se succèdent ainsi dans une filmographie partagées entre documentaire et fiction, où l'auteur est généralement scénariste et réalisateur : LE JUGE ET L'ASSASSIN, LA MORT EN DIRECT, LA GUERRE SANS NOM, CAPITAINE CONAN.

TAVERNIER est un cinéaste engagé et citoyen, qui prend parti dans les débats de société, et conçoit certains de ses films comme des cris d'alarme : ses films criminels des années quatre-vingt-dix (L 627 et L' APPÂT) ne sont pas de simples anecdotes, ils expriment une angoisse face à des dérives contemporaines (la drogue, la violence) qu'il lui importe de dénoncer. En 2001, il réalise, avec son fils Nils, son 7ème film documentaire, HISTOIRES DE VIES BRISÉES : les double peine de Lyon, sorte de lettre ouverte adressée aux autorités.